

I

Les fleurs qui paraissaient former un bouquet vertical en suspension, dans un vase invisible posé sur la petite table en bois poli, étaient presque lumineuses dans la pièce faiblement éclairée. Mon frère s'arrêta à quelques pas de l'endroit où je me tenais, hésita un moment et ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il inspira profondément et s'avança jusqu'à ce que son épaule touche presque la mienne. Je plongeai les yeux dans les siens et je réalisai que j'avais les mains en sueur.

Nous regardâmes tous deux vers le cercueil ouvert et je sentis que mon frère se raidissait autant que moi. Au début, je ne reconnus pas le visage blême qui se trouvait devant nous. C'était le visage d'un vieil homme dont le teint pâle possédait une texture surnaturelle, comme faite de cire. Toutefois, ce qui me frappa fut qu'il avait l'air si minuscule. Je l'avais toujours considéré comme quelqu'un de grand et de fort, mais la mort lui avait arraché cette puissante aura de violence qu'il dégageait lorsqu'il était en vie, et je le voyais enfin comme il avait toujours été : rien de plus qu'une sale petite brute.

Je sentis l'émotion monter en moi. Elle paraissait venir du centre même de mon être, de l'endroit où,

enfant, j’imaginai que se trouvait mon âme. D’abord, je ne parvins pas à identifier le sentiment qui se mit à couler comme un liquide dans toutes les veines de mon corps. Cela n’avait rien à voir avec la tristesse : quoi que j’aie pu éprouver face à la mort de l’homme qui était là, étendu dans le cercueil en bois tapissé de soie, je n’avais aucun sentiment de perte ou de deuil.

Lorsqu’une sorte de toussotement s’échappa involontairement de mes lèvres entrouvertes, mon frère jeta un regard de mon côté et je me couvris aussitôt la bouche de la main, comme un enfant coupable. Mais c’était trop tard et je ne pus réprimer le rugissement de rire qui explosa en moi dans le silence solennel. Je ne l’avais pas senti venir et, une fois que je commençai, je perdis tout contrôle.

Je laissai tomber ma main sur l’épaule de mon frère dans un geste d’excuse ; ou était-ce parce que j’éprouvais brusquement le besoin instinctif de toucher un autre être humain, de me connecter ? Alors, il se mit aussi à rire.

— Il a l’air si... insignifiant. Pathétique presque, finit par dire mon frère d’une voix entrecoupée de halètements. Comment se fait-il que nous l’ayons craint à ce point ?

Lorsque nous tournâmes le dos à notre père, nous étions encore en train de rire, et c’est côte à côte que nous sortîmes de la pièce.

Je peux comprendre qu’il soit difficile de le croire après avoir lu ce qui précède, mais je ne suis pas une personne sans cœur. En fait, j’ai plutôt tendance à être trop sensible aux malheurs des autres et je serais prêt à remuer ciel et terre pour éviter aux gens que j’aime la souffrance et la détresse. S’il y a une chose qui me permet d’imaginer qu’il y a du bon en moi, c’est de savoir qu’Anne, ma femme, m’aime toujours.

Anne est une personne douce et douée d'une grande bonté, et je sais qu'elle ne pourrait pas aimer un homme qui ne mérite pas son respect. Pendant toutes ces années, j'ai conservé son amour (et l'amour de ma fille) à l'intérieur de moi comme un précieux talisman. Même lorsque les sombres pensées de mon enfance malheureuse déferlent en moi et menacent de me noyer, avec suffisamment d'efforts, je parviens à distinguer la lumière de leur amour qui me guide pour remonter à la surface.

Chaque moment significatif ou mémorable de l'existence est voué à susciter une réaction émotionnelle. Le jour où, avec mon frère, nous avons contemplé la dépouille de notre père dans son cercueil, le rire (né, je suppose, du soulagement) fut l'émotion qui nous vint naturellement. À cet instant, j'éprouvais d'autres sentiments plus complexes et plus confus, mais, ce qui dominait, c'était que le poids que je portais sur mes épaules depuis mon enfance venait de disparaître avec la mort de mon père.

À ce moment-là, j'étais devenu adulte. Lorsque je vis ma mère pour la dernière fois, j'avais à peine deux ans. Je ne me rappelle que peu de choses du jour où on l'emporta de la maison sur un brancard en la soulevant doucement pour la glisser à l'arrière de l'ambulance.

Mon seul souvenir précis de ce jour-là, qui reste l'un des plus vivaces de ma petite enfance, est cette ambulance qui recule vers la porte de la maison et qui heurte l'un des piliers en bois du porche, produisant un bruit sourd tandis que toute la bâtisse se met à osciller dangereusement. Je me souviens de mon père qui se précipite en tendant la main vers le pilier, comme s'il allait à lui seul tenir la maison tout entière.

Ensuite, il se met à crier et donne un coup de poing sur le côté du véhicule. Sans l'inquiétude que mon père

devait éprouver au sujet de ma mère, je ne sais pas si le chauffeur aurait échappé, comme ce fut le cas, à quelques coups bien sentis et un nez en sang.

Il est clair qu'à mon âge, je ne compris pas vraiment ce qui se passait, que ce soit lorsque le porche s'ébranla ou lorsque ma mère fut emmenée. La pensée qu'elle ne reviendrait jamais ne m'effleura certainement pas. J'ai toujours regretté de ne pas avoir mesuré précisément ce qui arrivait, parce que j'aurais pu mettre mes bras autour de son cou et la supplier de ne pas me laisser. En réalité, je sais qu'elle n'avait pas le choix et je sais qu'elle ne m'a pas abandonné parce qu'elle le voulait ou à cause de quelque chose que j'avais fait.

Ma mère est morte à l'âge de vingt-huit ans. Les rares souvenirs que j'ai d'elle et des deux premières années de ma vie sont si vagues, comme des photographies sépia floues et délavées, mais je pense qu'elle était douce avec moi et avec mes frères et sœurs, si j'en crois ce qu'ils m'ont raconté à son sujet au fil des années.

Je ne pense pas que mon père l'ait bien traitée. Mourir était peut-être une sorte de libération pour elle, une manière d'échapper à une vie qui n'était pas heureuse. Peut-être aurait-elle été satisfaite de savoir que l'enfant dont elle avait voulu avorter, avec une aiguille à tricoter (ce qui l'a conduite droit à la mort) n'a pas survécu non plus.

On dit toujours qu'un enfant a besoin d'une mère ; moi, j'aurais certainement eu besoin de la mienne. Je sais qu'il existe de nombreux pères qui élèvent leurs enfants seuls et qui s'en sortent aussi bien que n'importe quelle mère. D'un autre côté, il y a des pères comme Harold E. Kilby.

Je suis né le 10 février 1942, presque au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale. J'eus ma première fessée et je poussai mon premier cri dans une maternité du bourg voisin des Cotswolds, dans la chaîne de collines située à l'ouest de Londres. À ma naissance, mes parents avaient déjà quatre enfants de trois à huit ans, et j'étais leur second garçon. Quelques jours plus tard, ma mère me ramena à la maison, un petit pavillon en briques rouges avec trois chambres dans un hameau qui était à peine à plus d'un kilomètre de là.

Le pavillon jouxtait un domaine qui appartenait à un homme, le colonel Howard, et à sa femme, que tout le monde appelait « Dr Margaret ». J'ai toujours tiré un certain réconfort à l'idée que ma mère et le Dr Margaret étaient des amies proches : pourquoi, sinon, une femme qui était médecin généraliste et magistrat local serait-elle devenue la marraine du fils de quelqu'un comme mon père ?

Si c'était effectivement ma mère qui était la raison de ce lien qui existait entre moi et une femme aussi remarquable, je lui en suis reconnaissant, ne serait-ce que parce que ce fut le Dr Margaret qui, avec l'aide de ma grand-mère, me fit entrevoir pour la première fois ce que pouvait être une vie normale. Ce fut une rééducation qui devait s'avérer aussi édifiante que durable, et je crois qu'elle a joué un rôle significatif pour m'aider à envisager les possibilités et les choix qui ont changé mon existence et qui m'ont probablement sauvé la vie.

La majeure partie de ce que je sais désormais du temps où ma mère s'est occupée de moi avant sa mort, je l'ai appris de nombreuses années plus tard par mes sœurs et mon frère. Toutefois, j'ai toujours su deux choses, instinctivement, mais avec certitude : ma mère m'aimait, et ces

deux premières années, quelle que soit la manière dont elles se sont déroulées, ont été les meilleures moments de toute mon enfance.

Le fait que ma mère soit morte avant que j'aie la chance d'être conscient de sa présence et de m'en souvenir demeure l'un de mes plus grands regrets. Bien que mon père ait vécu jusqu'à ce que je devienne adulte et que j'aie une famille à moi, je n'ai jamais eu l'impression de le connaître réellement.

Je n'ai pas eu une seule raison d'aimer mon père. Aujourd'hui, rien de ce que je pourrais apprendre à son sujet ne changerait ce que j'ai toujours ressenti. Ce n'est que lorsque j'ai eu une quarantaine d'années que je me suis mis à imaginer qu'il n'avait peut-être pas cette personnalité à une seule dimension qui me terrorisait, et je fus très surpris de découvrir qu'il était plutôt intelligent. Avant cela, je ne pense pas avoir beaucoup réfléchi à la manière dont il gagnait sa vie.

Les expériences de mon enfance ont broyé toute chance de relation que nous aurions pu avoir, mon père et moi. De toute façon, il n'en ressentait certainement pas l'envie.

Pour ma part, je ne me suis jamais intéressé à ce qu'il faisait ou à ce qu'il pensait parce que je savais déjà tout ce que j'avais besoin de savoir sur son caractère et les traits qui influençaient ma vie : il était méchant, brutal et égoïste, et, s'il fût jamais capable de se soucier de qui que ce soit (ce dont je doute fortement), son cœur de pierre n'a jamais contenu la moindre parcelle d'amour pour moi.

Dans les années 1980, ma sœur aînée m'a raconté des choses à son sujet qui m'ont fait me demander pour la première fois quelle sorte d'homme il était réellement, ou *avait* été dans sa jeunesse. Quand ma sœur a

été hospitalisée, je suis allé lui rendre visite à plusieurs reprises. Un jour, à mon arrivée, elle m'a tendu une carte de visite rose et expliqué :

— C'était celle de papa. Je veux que tu la gardes.

Elle était assise dans le lit, soutenue par des oreillers, et je savais qu'elle approchait du terme de sa vie. Si elle n'avait pas été si malade, j'aurais peut-être refusé de prendre la carte et je lui aurais dit que je ne voulais rien qui ait appartenu à mon père ou soit relié à lui. Toutefois, étant donné les circonstances, cela aurait été cruel, d'autant qu'elle semblait y accorder une grande importance. J'ai donc pris la carte et je l'ai mise dans ma poche en promettant à ma sœur que je ferais selon sa volonté.

J'avais déjà tout oublié lorsque, plus tard le même jour, je glissai la main dans la poche de ma veste pour récupérer mes clefs de voiture. Je sentis le bord de la carte, je la sortis et je lus les mots qui y étaient imprimés :

FOURNITURES COMPRISES –
DEUX SHILLINGS PAR SEMAINE
BATTERIES DE RADIO LISSEN LTD.
H. E. KILBY
SPÉCIALISTE RADIO
18 ANS D'EXPÉRIENCE

Mon père avait à peine plus de vingt ans lorsqu'il a épousé ma mère, et j'en conclus donc que l'entreprise de location de postes de radio et de vente et de réparation de batteries avait été fondée par mon grand-père. Selon ma sœur, notre père, le H. E. Kilby dont le nom était gravé sur la carte, avait aussi ajouté une nouvelle activité à l'entreprise où il vendait ce que, à l'époque, on appelait des « disques de gramophone ».

Au cours de ses derniers jours, lorsqu'elle était à l'hôpital, ma sœur me raconta énormément de choses que j'ignorais. Il y avait aussi des points dont elle refusait de parler, notamment la raison pour laquelle notre père avait perdu ou avait dû abandonner son affaire de radio et de batterie.

Elle me raconta plus particulièrement trois anecdotes qui me donnèrent une vision sidérante d'un homme que je ne reconnus pas, un homme qui ne correspondait pas du tout au père qui avait hanté mon épouvantable enfance et fait qu'une partie de mon âme s'était flétrie jusqu'à frôler la mort, avant que je ne sois assez âgé pour comprendre que la manière dont j'avais été traité n'était pas normale. Je me suis parfois demandé s'il se serait comporté différemment s'il n'avait pas été si remonté – comme *empoisonné* – contre moi, bien que rien n'eût pu excuser sa cruauté et son absence totale de sens paternel, lui qui aurait dû être responsable de moi, de mon bien-être et qui aurait dû me protéger.

L'un des incidents que me raconta ma sœur avait eu lieu en 1937, l'année de la rediffusion d'un film muet intitulé *Le Cheikh*. Aujourd'hui encore, tout le monde s'enflamme lorsque retentissent les trompettes et les publicités qui accompagnent la sortie des gros blockbusters, et il n'est pas difficile d'imaginer comment les choses se passaient à une époque où très peu de gens possédaient une radio et encore moins la télévision. Un film qui mettait en vedette le magnifique Rudolph Valentino, acteur qui faisait battre tous les cœurs dans les années 1920, n'était pas rien.

À cette époque, mes parents vivaient dans une très petite ville et, lorsque la date de la projection du film au cinéma local fut fixée, mon père obtint l'autorisation d'installer un stand dans le hall. Il acheta tous les disques

de la musique du film qu'il pouvait se permettre, revêtit un costume arabe complet et vendit tout son stock aux spectateurs enthousiastes après chaque diffusion. C'était une facette ingénieuse et novatrice d'un homme qui, à aucun moment de ma vie, n'a jamais manifesté le moindre signe qu'il possédait de tels traits de caractère.

Outre qu'il était un bon vendeur, il semble que mon père ait été aussi un bricoleur de génie comme l'illustre une autre des histoires que ma sœur me raconta. Quand il était plus jeune, il possédait une moto avec un side-car assez grand. Un jour, il monta un tableau de bord dans le side-car, si bas qu'il pouvait le voir à travers une petite vitre en plexiglas, s'enveloppa dans une couverture et pilota la moto qui paraissait rouler sans chauffeur. Après avoir parcouru toute la ville où il vivait à l'époque, il fut finalement arrêté par l'agent de police local qui ne fut sans doute pas totalement insensible aux velléités de mon père d'animer la bourgade endormie, car il le laissa s'en tirer avec un simple avertissement.

C'est une histoire qui dresse le portrait d'un jeune homme doué d'humour, qui aime s'amuser : comme je l'ai dit, un homme que je ne reconnaissais pas.

Je n'ai jamais voulu me sentir lié de quelque manière à ce père que je connaissais, et il ne m'est donc pas particulièrement agréable de savoir que j'ai probablement hérité de ses compétences manuelles et de sa passion pour la technique. Ce qui me rend vraiment triste, c'est de penser que les choses auraient pu être très différentes s'il avait été influencé par une femme de cœur plutôt que la méchante sorcière qui devint ma belle-mère.

La troisième anecdote, toujours surprenante, était cependant plus en accord avec l'homme que j'avais connu.

Lorsque ma mère était en vie et que nous habitions dans le pavillon qui correspondait à ma première maison, nous avions des poules, une tortue (qui avait miraculeusement survécu au passage d'un camion) et un setter irlandais appelé David. Je me souviens des poules et de la tortue, mais pas du tout du chien. C'était d'abord le chien de ma mère, mais, apparemment, mon frère, mes sœurs et moi, nous l'aimions passionnément.

— Alors que maman venait à peine de mourir, me raconta ma sœur seulement quelques jours avant sa propre mort, papa a empoisonné ce chien avec du cyanure. Je n'oublierai jamais ses cris.

— C'est terrible, dis-je.

Je sentais les larmes me monter aux yeux.

— Pourquoi faire une chose pareille ? Pourquoi était-il si cruel ?

Ma sœur se contenta de hausser les épaules et refusa de continuer à parler de notre père. Après sa mort à elle, il ne restait que peu de gens qui étaient capables (ou désireux) de combler les nombreuses lacunes de mes souvenirs d'enfance.

En fait, très récemment, une personne me donna une réponse, que j'aurais presque souhaité ignorer, en me racontant ce que ma mère tentait de faire lorsqu'elle se blessa au point d'en mourir : ce n'était pas la première fois qu'elle essayait d'interrompre sa grossesse avec une aiguille à tricoter.

Il est sans doute surprenant que, au vu de la manière horrible dont les événements tournèrent quelques semaines après l'arrivée de l'ambulance ce matin de mars 1944, soit moins d'un mois après mon deuxième anniversaire, je persiste à penser que j'ai de la chance d'avoir vu le jour. Je n'éprouve pas de colère parce que ma mère

nous a laissés sans protection et sans défense contre le monstre qui est venu s'installer dans notre maison après son départ. Elle devait être à bout pour faire ce qu'elle a fait. J'ai du mal à supporter l'idée qu'elle devait se sentir vraiment seule et vraiment malheureuse pour en arriver à une telle extrémité.

Le seul souvenir net et précieux que j'ai de ma mère, c'est que j'étais assis sur ses genoux pendant qu'elle me donnait à manger, du gras de bacon, je crois (c'était une époque très différente, et les gens ne se souciaient pas des dangers potentiels de ce qu'ils mangeaient...). Outre ce souvenir, je possède une photographie d'elle, qui représente une jolie jeune femme mince, aux cheveux bruns, aux yeux doux et au sourire timide.

Il est étrange de constater à quel point les pensées que vous croyez enfermées à double tour dans votre esprit trouvent parfois le moyen de se manifester sans que vous compreniez pourquoi. Cette photographie est un cas d'espèce : pendant des années, je n'ai pas fait le lien avec ma manie, qui frisait l'obsession, de collectionner des figurines en porcelaine de jeunes femmes minces aux cheveux bruns.

Je pense que je cherche ma mère depuis que j'ai deux ans.